

LES
MOISSONNEURS,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN VERS;
MÉLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le
27 janvier 1768.

Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

AVERTISSEMENT.

P LUSIEURS personnes reprocheront peut-être à ce Drame de renfermer trop de morale; mais j'ai voulu attacher le spectateur, l'intéresser; et j'ai cru que l'amour de l'humanité avait autant de droits sur les cœurs, que la gaîté en a sur les esprits.

Si cet Ouvrage a le bonheur de réussir, je n'en devrai le succès qu'à mes amis, que je me ferai toujours gloire de consulter.

A MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHOISEUL,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi et de la Toison d'Or, Colonel-général des Suisses et Grisons, Ministre et Secrétaire d'Etat, etc., etc.

MONSEIGNEUR,

On trouve dans cette pièce de la bienfaisance et de la sensibilité ; par conséquent elle appartient à votre cœur. Un Ouvrage qui donne des leçons d'humanité, doit être offert à celui qui en donne tous les jours des exemples.

Je suis avec le plus profond respect ;

DE VOTRE GRANDEUR,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

FAVART.

ACTEURS.

CANDOR, Seigneur du village.

ROSINE.

GENNEVOTE, belle-mère de Rosine.

DOLIVAL, neveu de Candor.

RUSTAUT, économe de Candor, et son homme
de confiance.

GUILLOT, vieux moissonneur.

COMMÈRES BABILLARDES.

MAROTE.

LA TRINQUART.

NICOLE.

MOISSONNEURS.

Le père TRINQUART.

PIERRE.

JÉROSME.

MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES.

DOMESTIQUES DE CANDOR, }
UN LAQUAIS DE DOLIVAL, } personnages muets.

LES
MOISSONNEURS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un paysage ; à droite est une chaumière, à côté de laquelle est un banc de pierre ; à gauche est un petit tertre couronné par un orme ; il sort de cet endroit une source d'eau vive qui forme un bassin ; derrière est une chaîne de hautes montagnes, qui se perd dans l'éloignement. On voit à quelque distance le château seigneurial ; un vaste champ de blé occupe le reste de la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

GENNEVOTE, ROSINE.

(L'aurore commence à paraître ; on voit encore les étoiles. La cabane est ouverte ; elle est éclairée par une lampe. Gennevote, assise sur le banc, file sa quenouille. Rosine, dans l'intérieur de la maison, mesure un boisseau de grain.)

GENNEVOTE.

A R I E T T E.

LE temps passe, passe, passe
Comme ce fil entre mes doigts :

N. B. Dans le premier acte, le ciel s'éclaire peu à peu, la vapeur du matin se dissipe, et le soleil se lève ; au second, il est

LES MOISSONNEURS,

Il faut en remplir l'espace ;
Il est à nous autant qu'aux rois.

Que j'étais digne d'envie,
Quand je possédais mon époux !
Mais le bonheur de la vie
Trop souvent s'éloigne de nous.

Le temps passe , etc.

Notre course passagère
Prescrit assez l'emploi des jours :
C'est le seul bien qu'on peut faire
Qui les rend trop longs ou trop courts.

Le temps passe , etc.

ROSINE. ,

Ma bonne maman, tenez,
Voilà le produit tout juste
Des épis qu'hier j'ai glanés
Après les moissonneurs de cet homme si juste,
Du bon monsieur Candor.

GENNEVOTE.

Rosine, c'est fort bien ;
Ménagez-vous pourtant, vous êtes délicate.

ROSINE.

Pour vous aider, dois-je négliger rien ?
J'ai de la force assez pour n'être pas ingrate.
On voit du jour naissant la première lueur ;
Soufflerai-je la lampe à présent ?

au-dessus de l'horizon, et dans le commencement du troisième, il paraît dans toute sa hauteur, et décline jusqu'à la fin de la journée. Ce mouvement progressif doit se faire imperceptiblement ; mais son effet doit être sensible dans les trois actes.

GENNEVOTE.

Oui, sans doute :

Lorsque l'on est dans le malheur,
La plus faible dépense coûte.

(Rosine va éteindre la lampe.)

GENNEVOTE.

La pauvre enfant ! Ah ! quel état affreux !

ROSINE, *entendant soupirer sa mère, revient avec émotion.*

Maman, vous soupirez....

GENNEVOTE.

Je plains ta destinée ;

Ma fille, tu n'étais pas née
Pour passer avec moi des jours si douloureux.

ROSINE.

Ah ! j'ai pris mon parti, ma mère ; tendre mère !
Si mon travail cessait, vous seriez dans les pleurs.
Je vous verrais souffrir l'affront de la misère ;
Mes fatigues ont des douceurs.

A R I E T T E.

Dès que l'aurore vermeille
Répand l'air frais du matin,
J'entends bourdonner l'abeille,
Caressant la fleur du thym.
Les oiseaux, par leur ramage,
Annoncent des jours serein
Ils s'envolent du bocor
Pour pûler les pr-

LES MOISSONNEURS,

La glaneuse se contente
Des épis laissés aux champs ;
La nature bienfaisante
A soin de tous ses enfans,

GENNEVOTE.

Rosine... Je voudrais t'appeler Melincour :
C'était le nom de ton malheureux père,
Qui semblant réunir la fortune et l'amour,
Eut pour première épouse une femme étrangère,

ROSINE.

Je fus l'unique fruit d'une union si chère.

GENNEVOTE.

Mais tu perdis ta mère en recevant le jour,

ROSINE.

Ah ! comme je l'aurais aimée !
Mais vous la remplacez, vous êtes dans mon cœur ;
Et d'une belle-mère écartant la froideur,
C'est par le sentiment que vous m'avez formée.

GENNEVOTE, *après un temps.*

Je ne connus jamais l'ambition :
Cette chaumière était mon héritage.
Pour adoucir ma situation,
Melincour se garda d'emprunter le langage
Qui conduit l'indigence à la séduction.
Il voulut que sa main de l'amour fût le gage,
Je lui représentai que le monde sensé
Condamnerait ce mariage,
Qu'on le trouverait déplacé.

Ma franchise le fit insister davantage,
 Cet himen par l'honneur lui semblait assorti.
 J'étais pauvre, mais j'étais sage ;
 Je lui parus un bon parti.

ROSINE.

Sa vie avec nos biens périt dans un naufrage.

SCÈNE II.

RUSTAUT, GENNEVOTE, ROSINE.

RUSTAUT, *sans être vu.*

ALLONS, allons, courage.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHEUR *de Moissonneurs qui ne paraissent point encore.*

Allons, allons, courage.

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Je te connais une ressource encor :

Melincour et monsieur Candor

Étaient cousins-germains. Va le trouver, ma fille :

Candor est honnête homme, il aime sa famille.

ROSINE.

Je n'oserais.

GENNEVOTE.

Il sera le premier....

ROSINE.

Monsieur Candor a l'ame bienfaisante,
 Tout le village aime à le publier ;
 Mais si nous lui disions que je suis sa parente,
 Il pourrait s'en humilier.

GENNEVOTE.

Eh ! oui, la vanité souvent trouve son compte
 Dans des secours auxquels on n'est pas obligé ;
 Mais quand dans l'indigence un parent est plongé,
 C'est un créancier qui fait honte.
 D'ailleurs, tu sais bien qu'un procès
 Pendant toute leur vie a désuni leurs pères.

ROSINE.

Faut-il qu'à de vils intérêts,
 Plutôt qu'à leur amour on distingue des frères !...

GENNEVOTE.

Les haines sont héréditaires.

ROSINE.

Mais de votre côté n'est-il pas un moyen
 De vous procurer plus d'aisance ?
 Il reste quelques fonds.

GENNEVOTE.

Un douaire est un bien
 Que je pourrais réclamer, je le pense ;

Mais ceux à qui l'on doit seraient frustrés alors :

Je prendrais sur leur existence.

C'est en vain que la loi justifierait mes torts :

Pourrais-je me nourrir de leur propre substance ?

Mes droits nuiraient aux leurs... ah ! je les cède tous ;

Et le bonheur de satisfaire

A la mémoire d'un époux ,

Vaut beaucoup mieux que mon douaire.

SCÈNE III.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT,
et une partie des Moissonneurs.

RUSTAUT, *aux Moissonneurs.*

ALLONS, allons, courage,
A l'ouvrage, à l'ouvrage.

CHŒUR *des Moissonneurs,*

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

GENNEVOTE.

Tandis que tu vas à l'ouvrage,
Je vais arranger le ménage.

CHŒUR,

A l'ouvrage, à l'ouvrage.

(*Les Moissonneurs se préparent à travailler; Gennevote et Rosine rentrent leurs ustensiles dans la cabane.*)

RUSTAUT, à un jeune Moissonneur.

Jeune homme, il faut dans ton printemps
Acquitter le tribut de tes forces nouvelles.

(A un Vieillard.)

Et toi, dont la faiblesse est l'effet de tes ans,

Fais des liens pour les javelles.

Je ne vois pas encor tous nos *seyeux* *.

Toujours en retard on demeure.

Je vais rabattre un quart de jour à ceux

Qui n'arriveront qu'après l'heure.

ROSINE.

Ma mère, on vient de toutes parts :

Chacun est au travail : je pars.

RUSTAUT, au milieu des Moissonneurs.

Je n'ai pas encor tout mon monde.

Où sont ces Champenois que j'avais arrêtés ?

A dormir seraient-ils restés ?

Sans cesse il faut que je fasse ma ronde.

* *Seyeux* est un terme usité dans le, provinces et dans les environs de Paris, pour désigner les gens qui coupent les blés.

SCÈNE IV.

CANDOR, *suiwi du reste des Moissonneurs*,
RUSTAUT.

CANDOR.

LES voici, mon ami Rustaut ;

Tu te fâches toujours trop tôt.

On n'excite au travail qu'en offrant des amorces :

La rudesse en doit détourner.

Ces gens viennent de loin : pour leur donner des forces,

Je les ai fait bien déjeuner.

RUSTAUT.

Eh ! qu'ils travaillent donc.

CANDOR.

Là, c'est ce qu'ils vont faire.

Ta dureté dément ton caractère :

Je te connais humain ; mais ton air est grossier.

Étant aussi bon homme, il est bien singulier

Que tu sois sans cesse en colère.

RUSTAUT.

Mais ce n'est que pour votre bien.

Il m'est fort aisé de me taire :

Puisque vous le voulez, je ne dirai plus rien.

*(Il va au fond du théâtre, avec les Moissonneurs,
et les disperse de côté et d'autre.)*

(*Pendant l'ariette suivante, les Moissonneurs coupent les blés dans le fond du théâtre; Rosine les suit et glane.*)

A R I E T T E.

Heureux qui sans soins, sans affaires,
 Peut cultiver ses champs en paix!
 Le plus simple toit de ses pères
 Vaut mieux que l'éclat des palais.
 Ma terre rend avec usure
 Tous les présens que je lui fais;
 Et j'observe que la nature
 N'est qu'un échange de bienfaits.
 Que les Grands près de nous se rendent,
 Qu'ils viennent prendre une leçon.
 Ils perdent les biens qu'ils répandent;
 L'ingratitude est leur moisson.
 Heureux qui sans soins, sans affaires, etc.

R U S T A U T , à Rosine.

Que fait donc là cette petite fille?

Retirez-vous.

R O S I N E.

Mais....

R U S T A U T.

Mais cela babille.

Je m'embarrasse peu de votre air chiffonné;

Vous perdez avec moi vos mines gracieuses.

Attendez qu'on ait moissonné;

Imitez les autres glaneuses.

R O S I N E , laissant tomber les épis qui sont dans son tablier.

Monsieur, ne grondez pas si fort.

Tenez, je vous rends tout, si je vous ai fait tort.

CANDOR, *bas à Rustaut.*

Pourquoi la chagriner ? Elle est jolie et sage.
Elle est dans le besoin. Je ne sais rien de pis
Que de mortifier les gens que l'on soulage.
Laisse tomber beaucoup d'épis,
Pour qu'elle en glane davantage.

*(Pendant ce temps, Rosine essuie avec son tablier
de petites larmes qui coulent de ses yeux.)*

RUSTAUT.

Hon ! vous êtes trop bon.

CANDOR.

Tais-toi.

On s'enrichit de ce qu'on donne ;
Le malheur est sacré pour moi.

Ramasse ces épis ; fais ce que je t'ordonne.

RUSTAUT, *en remettant dans le tablier de Rosine les épis
qu'elle a laissé tomber.*

Prenez donc tout le champ, puisque Monsieur le veut.

ROSINE.

J'en userai d'une façon prudente.

CANDOR, *à part.*

Sa douceur me touche et m'émeut....

Elle est vraiment intéressante.

S C È N E V.

DOLIVAL, CANDOR.

DOLIVAL.

Hé! bon jour, mon cher oncle.

CANDOR.

Ah! Dolival, c'est toi!

Je ne t'attendais pas, mon ami; je te voi
De bien bonne heure cette année?...

DOLIVAL.

Je me suis dérobé pour faire une tournée.
Il faut bien que Paris se passe un peu de moi.
Mais je ne serai pas long-temps ici, je croi.
(*Regardant de côté et d'autre avec inquiétude, mais
sans affectation.*)

Certaine affaire... il faut qu'elle soit terminée...
J'ai toujours pour la chasse une ardeur effrénée.
Mon oncle, les perdreaux sont-ils déjà bien forts?

CANDOR.

La plaine n'est pas découverte,
Et j'en respecte les trésors :
Aucun plaisir ne peut en compenser la perte.

DOLIVAL.

Tout en courant la poste, observant le pays,
 (C'est à quoi je prends toujours garde.)
 Je n'ai pas découvert une seule perdrix :
 Il ne s'est pas offert à mes yeux un seul garde.

CANDOR.

Mes gardes sont mes habitans.

DOLIVAL.

Ah! mon pauvre oncle, je parie
 Qu'à braconner la terre ils passent tout leur temps.

CANDOR.

Cela se peut; mais ma table est servie.

DOLIVAL.

Mais vous n'avez donc pas le plaisir de tuer.

CANDOR.

Quel est ce plaisir-là?

DOLIVAL.

C'est le seul dans la vie
 Pour un chasseur adroit qui sait l'effectuer.

ARIETTE.

Je vais toujours en plaine,
 Avec une douzaine
 De beaux et bons fusils :
 Pour que mes faits éclatent,
 Vingt valets me rabattent
 Le gibier du pays.
 En l'air, sur votre tête,
 A vous, le coup du Roi.
 Pan! pan! le coup du Roi.
 Il court. Arrête! arrête!

LES MOISSONNEURS,

Brillant ? Diane ? à moi.
 Une caille ; elle est morte.
 Un levreau ; pan ! à bas.
 Un faisau ; pan ! apporte.
 Pan ! pan ! à chaque pas.
 Apporte, apporte, apporté.

Pendant un jour entier,
 (Quel plaisir que la chasse !)
 J'abats et je terrasse
 Cent pièces de gibier :
 Un faisau, vingt perdreaux ;
 Six lapreaux,
 Dix levreaux.
 Une caille : elle est morte.
 Apporte, apporte, apporte.
 Pendant un jour entier, etc.

CANDOR.

Mon cher neveu, je te plains et je t'aime ;
 Mais j'ai pitié de tes plaisirs.
 Plus délicat que toi, je jouis de moi-même :
 Le calme de mes jours vaut mieux que tes désirs.

DOLIVAL.

Mais, mais, enfin, quand on s'ennuie....
 Mon cher oncle, avez-vous de la société ?

CANDOR, *montrant ses Moissonneurs.*

Mon ami, la voilà.

DOLIVAL,

Mais, mais, en vérité,
 Cela fait bonne compagnie !

CANDOR.

Oui, très-bonne, et j'en fais grand cas :
 Nous devons notre vie aux efforts de leurs bras.
 Cette espèce que tu méprises,
 Est victime des gens qui ne servent à rien.
 Quand vous avez au jeu perdu tout votre bien,
 Vous les pressurez tous pour payer vos sottises :
 Les excès où vous vous plongez
 Ferment vos cœurs, les endureissent.
 Les oisifs sont heureux, les travailleurs gémissent :
 Ils font valoir vos biens, et vous les engagez ;
 Vous les ruinez tous, quand vous vous dérangez ;
 Vos dépenses les appauvrissent :
 Ils cultivent la terre, et vous la surchargez.

DOLIVAL, *à part.*

Mon oncle a de vieux préjugés.
 (*Haut.*)
 Comme vous voilà fait, mon oncle ! La décence
 Veut un habillement conforme à la naissance :
 On vous prendrait pour un fermier,

CANDOR.

J'ai l'honneur d'en être un : je fais valoir ma ferme,
 Et je me livre tout entier
 Aux détails infinis que cet emploi renferme :
 Je tire vanité de l'habit du métier.

DOLIVAL.

Mais l'étoffe pourrait en être moins grossière.

CANDOR.

C'est bon pour le soleil, la pluie et la poussière.

DOLIVAL.

Vous êtes presque mis comme vos habitans.

CANDOR.

Eh ! mais sans doute. Il n'est pas nécessaire
Qu'un seigneur, qui n'est qu'un bon père,
Soit plus paré que ses enfans.

DOLIVAL.

Votre maison a l'air d'une caserne :
Comment ! depuis un an vous n'avez rien changé !
Je vous l'ai dit cent fois, vous êtes mal logé.

Oh ! c'est un soin qui me concerne.
Je veux vous amener l'architecte que j'ai :
Il saura lui donner un petit air moderne.

CANDOR.

Un architecte fait aux anciens bâtimens
Ce qu'un docteur en médecine
Fait aux faibles tempéramens :
A force d'y toucher, il hâte leur ruine.
Si j'avais avec moi grand nombre de valets,
Si j'étais grand seigneur, ou si j'étais né prince,
On me saurait bon gré d'élever des palais,
Pour faire circuler l'argent dans ma province.

Mon cher neveu, je veux que ma maison,
 De simple et modeste apparence,
 Annonce aux yeux de la raison
 Plus de commodité que de magnificence.
 Pour y bien recevoir mes amis, mes égaux,
 Je veux, comme mon cœur, qu'elle soit à l'antique.
 La gaité, le bonheur sont sous un toit rustique :
 Ils s'égarerent dans des châteaux.

DOLIVAL.

Mon oncle, cependant si vous vouliez comprendre...

CANDOR.

Mon temps est précieux, je le perds à l'entendre ;
 Et mes momens seront mieux employés ailleurs.
 Prends mes furets ; je te ferai conduire
 Sur tous les terriers les meilleurs.
 Les lapins mangent tout, tâche de les détruire ;
 Moi, je vais retourner avec nos moissonneurs.

DOLIVAL, apercevant Rosine qui glane.

La voilà, la voilà ; c'est elle...

Je suis dans un ravissement...

Plus que jamais...

CANDOR :

Hein ? que dis-tu ? comment ?

DOLIVAL.

La chasse...

CANDOR :

Cours où le plaisir t'appelle.

DOLIVAL.

Vous êtes à présent dans de grands embarras ;
Je vais de mon côté...

CANDOR.

Soit, comme tu voudras.

DOLIVAL.

Abordons-la, tandis que rien ne m'en empêche.

(*Il joint Rosine, et ramasse des épis qu'il lui présente ; Rosine s'éloigne de lui avec précipitation ; Dolival la suit.*)

S C È N E VI.

CANDOR, UN VIEILLARD, RUSTAUT.

CANDOR, à part.

IL ne s'occupera que de frivolités....

(*Il aperçoit le bon vieillard Guillot qui puise de l'eau à la fontaine pour se désaltérer.*)

Arrêtez, bonhomme, arrêtez ;

Qu'allez-vous boire ?

LE VIEILLARD.

De l'eau fraîche,

Tout sortant de sa source ; et c'est un vrai régal.

Quoi ! vous me l'ôtez ?

CANDOR.

Oui, vous êtes tout en nage,
Accablé de fatigue, et surtout à votre âge :
La fraîcheur de cette eau peut vous faire du mal.

LE VIEILLARD.

Ah! Monseigneur, qu'vous avais l'ame bonne!
Vous daignais vers le pauvre adresser un regard.

CANDOR.

Holà! Rustaut, approche, et donne
De mon vin à ce bon vieillard.

LE VIEILLARD.

Ah! Monseigneur, ça ne peut pas se croire.
Quoi! vous ne comptez pas mes pauvres jours pour rien?
Vot' bonté me fait plus de bien
Que le vin qu'ous me faites boire.

CANDOR.

Le soleil darde ici trop fort, mon cher Rustaut;
Conduis nos moissonneurs au bas de la montagne,
Où l'ombre encor s'étend sur la campagne.

RUSTAUT.

C'est bien dit : nous aurons moins chaud.

CANDOR.

Attends, attends ; je vais les conduire moi-même.

LE VIEILLARD.

Queu bon Seigneur! Le ciel nous l'a donné.

CANDOR.

Pendant ce temps ordonne leur dîné.

Ah ! ces pauvres gens, je les aime ;

Je veux manger sans façon avec eux,

Ce repas-là sera joyeux,

Et nous serons entre nous autres.

Si mon neveu se croit trop grand Seigneur,

Et se refuse le honneur

D'être aujourd'hui des nôtres,

Tu le feras servir séparément :

Il s'ennuiera seul noblement.

Écoute, écoute encor : Genevieve et Rosine

Avec grand soin cachent ce qu'elles sont :

L'estime générale est le bien qu'elles ont ;

Mais c'est le seul. Leur état me chagrine ;

Tâche de démêler leur secret.

RUSTAUT.

J'imagine

Que vous voulez devenir leur soutien.

C'est bien fait ; je suis bon, et ne m'oppose à rien.

Obliger n'est jamais une dépense folle :

J'ai du plaisir, quand vous faites du bien ;

Je suis brutal, quand on vous vole.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

CANDOR, *aux Moissonneurs.*

ARIETTE.

ENFANS, laissez votre ouvrage ;
 Venez près de ces côteaux
 Pour moissonner à l'ombrage
 Que répandent ces ormeaux.
 Je remplis les lois certaines
 Que mon cœur sait m'enseigner ;
 Quand vous vous donnez des peines,
 Je dois vous en épargner.

Venez, venez près des côteaux, etc.

Conservez-vous pour me plaire...
 Votre bonheur est le mien ;
 J'en suis le dépositaire,
 Et c'est veiller sur mon bien.

Venez, venez près des côteaux, etc.

(*Les Moissonneurs viennent à la voix de Candor ;
 il les emmène pour travailler de l'autre côté de la
 montagne.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

 ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUO.

ROSINE.

DOLIVAL.

Ah! laissez-moi, de grâce,
 Je n'en ai pas le temps,
 Je n'en ai pas le temps,
 Les filles du village
 Avant moi vont glaner.
 Ah! laissez-moi, de grâce,
 Je n'en ai pas le temps.

Restez, restez, de grâce;
 Vous devez être lasse.
 Causons quelques instans.
 Ce n'est pas à votre âge
 Qu'on s'occupe à glaner;
 Vous pouvez moissonner.
 Restez, restez, de grâce,
 Vous devez être lasse.
 Causons quelques instans.

DOLIVAL, *l'arrête.*

Votre obstination est vaine:

Vous resterez.

ROSINE.

Quand je vous dis

Que vous me faites de la peine;

Laissez-moi m'en aller.

DOLIVAL.

Je vous chéris.

ROSINE.

Tant pis.

Voyez, quand vous m'aurez fait perdre ma journée,
En serez-vous plus avancé ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Quand de la moisson le temps sera passé,
Me rendrez-vous mon profit de l'année ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Serez-vous bien plus heureux,
Lorsque je passerai ma vie à ne rien faire ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Pour moi c'est tout le contraire :
L'oisiveté rendrait tous mes jours ennuyeux.

ARIETTE.

Pendant toute la semaine
Je me donne de la peine :
J'en goûte mieux le repos :
Quand arrive le dimanche ;
Une gaîté vive et franche
Me fait oublier mes maux.
Je mets mon corps, je me lace,
Je me pare de bluets ;
En dansant je me délasse,
Et je ris les jours d'après.

DOLIVAL.

Je soutiens que le sort ne vous a pas fait naître
Pour consumer vos jours à travailler ainsi.

ROSINE.

Eh bien, moi, je vous dis que si :

Je le sais mieux que vous, peut-être.

Adieu, Monsieur.

DOLIVAL.

Pourquoi cette rigueur ?

Par quel entêtement voulez-vous vous soustraire
Aux offres que vous fait mon cœur ?

ROSINE.

Votre cœur ?

DOLIVAL.

Oui.

ROSINE.

Mais moi je n'en ai point affaire.

DOLIVAL.

Je suis neveu du bon monsieur Candor.

ROSINE.

Je le sais bien.

DOLIVAL.

Il vous aime.

ROSINE, à part.

Il nous aime ?

S'il était vrai !...

DOLIVAL.

Moi, beaucoup plus encor ;
 Et je suis un autre lui-même.
 Oui, j'aurai soin de votre sort.
 Venez.... Comment? vous êtes défiante?

ROSINE.

Maman dit que c'est le plus sûr.

DOLIVAL.

Il faut qu'apparemment vous ayez un cœur dur.
 Vous craignez le plaisir d'être reconnaissante.

ROSINE.

Ma mère, assurément, me justifierait bien.
 Ce qu'elle fait pour moi me rend heureuse.
 Ma tendresse jamais ne se dément en rien ;
 Et si je vous devais, j'en deviendrais honteuse.

DOLIVAL, *avec empressement.*

Ma chère enfant, vous avez tort.

ROSINE.

Permettez-moi d'aller chercher ma mère :
 Elle est déjà sur l'âge ; et c'est avec effort.
 Qu'elle prend une peine à sa santé contraire.
 Moi je suis jeune assez pour travailler encor.
 Réservez-lui le bien que vous voulez me faire.

DOLIVAL.

Cela ne se peut pas.

ROSINE.

Je comprends, pour le coup ;
 Vous n'avez pas pitié des vieilles.

DOLIVAL.

Pas beaucoup ;

SCÈNE II.

ROSINE, DOLIVAL, GENNEVOTE.

ROSINE, à *Gennevote*.

Vous venez à propos, maman, prenez ma place ;
 De ce Monsieur là bonté m'embarrasse.
 C'est un bien honnête homme, au moins, ce Monsieur-là :
 On en trouve pourtant beaucoup de cette sorte,
 Et la compassion le porte
 A secourir la jeunesse.

GENNEVOTE.

Oui-dà !

Et la vieillesse ?

ROSINE, *en rentrant dans la cabane*.

Il vous dira cela.

SCÈNE III.

GENNEVOTE, DOLIVAL.

DOLIVAL.

Je fais le plus grand cas de votre connaissance,
Ma bonne, je vous vois avec un vrai plaisir.

GENNEVOTE.

Eh ! qui peut, s'il vous plait, vous donner ce désir ?
Ce n'est pas ma magnificence.

DOLIVAL.

Je suis touché de voir votre malheur :
Je veux que vous soyez contente.

GENNEVOTE, *à part.*

Je l'ai toujours pensé, c'est un franc séducteur.
(*Haut.*)

Cette promesse surprenante....

Par où puis-je la mériter ?

DOLIVAL.

Comment donc ! vous avez une fille charmante....

GENNEVOTE.

Ah ! votre compliment doit beaucoup me flatter.

LES MOISSONNEURS,

DOLIVAL.

A I R.

Què Rosine est touchante et belle !
 Elle plaît sans le rechercher :
 La nature y songe pour elle ,
 Et défend à l'art d'y toucher .

Sa figure douce et naïve
 Est semblable à la fleur des champs ,
 Qui , sans soins , sans qu'on la cultive ,
 Naît de l'haleine du printemps .

Mais pour plaire encor davantage ,
 Il faudrait qu'elle eût un amant :
 L'amour est le fard de son âge ,
 Et l'on s'embellit en aimant .

L'amour est le zéphir des belles ;
 Les belles sont autant de fleurs :
 Il les carresse avec ses ailes ,
 Pour faire naître leurs couleurs .

GENNEVOTE.

La morale est assez gentille !
 Elle tend à former le cœur !
 Et si j'y consentais , vous me feriez l'honneur
 D'être le zéphir de ma fille ?

DOLIVAL.

Pouvez-vous , sans verser des pleurs ,
 Voir les travaux flétrir ses attraits enchanteurs
 Pour soulager un peu votre indigence ;
 Et , bravant du soleil les brûlantes ardeurs ,
 Tirer avec effort sa faible subsistance
 Des épis que les moissonneurs
 Laisent tomber par négligence ?

GENNEVOTE.

Pour d'autres ce n'est rien ; pour nous c'est abondance.

DOLIVAL.

Sans s'exposer aux soupçons , aux mépris ,
Rosine , j'en suis sûr ; trouverait dans Paris
Les ressources les plus honnêtes.

GENNEVOTE , *ironiquement.*

Les connaissez-vous bien ?

DOLIVAL.

Sitôt qu'on la verrait ,
Ses charmes tourneraient les têtes.

GENNEVOTE.

Peut-être en même temps la sienne tournerait.

DOLIVAL.

Eh ! non , ma bonne , non : Paris est une ville
Où la vertu trouve plus d'un asile ;
Soyez sûre que j'ai raison.
Rosine avec honneur vivrait dans la maison
De quelque dame respectable.

GENNEVOTE.

Vous voulez dire secourable.

DOLIVAL.

Elle ne manquerait de rien.

GENNEVOTE.

Elle regretterait alors sa pauvre mère.

Mon bonheur lui tient lieu de bien :

Ce fut dans tous les temps son premier nécessaire.

DOLIVAL.

Elle se ferait une loi

De vous tirer de l'indigence.

GENNEVOTE.

Je ne la verrais pas, Monsieur ; et sa présence

Est le plus grand secours pour moi.

DOLIVAL.

Elle serait heureuse et respectable ;

On lui trouverait un parti.

GENNEVOTE.

Ce n'est pas le mot véritable.

DOLIVAL.

Et quel est-il donc ?

GENNEVOTE.

Le voici.

On lui proposerait de lui faire un parti.

Dans un état obscur, Rosine a l'âme haute ;

Et je lui dis souvent, comme une vérité,

Qu'on supporte la pauvreté

Bien plus aisément qu'une faute.

J'aime bien mieux la voir regagner la maison,

Chantant gaiement une chanson,

Et portant lestement sur sa tête une gerbe,
 Que de la voir parée, à sa confusion,
 D'un assortiment cher et d'un habit superbe.
 Son éclat troublerait notre douce union.
 Un argent mal acquis est toujours un mécompte.
 Rosine est assez riche avec un bon renom.
 J'aime mieux pour secours ses peines que sa honte.
 (*Elle rentre dans la cabane.*)

SCÈNE IV.

DOLIVAL, interdit.

PEUT-ON penser si bien dans un état si bas !
 Parbleu ! ces femmes-là m'étonnent...
 D'honneur, je ne les conçois pas...
 Voyons... sans qu'elles me soupçonnent...
 On ne peut les séduire ; il faut donc les gagner.
 Oui, je ne veux rien épargner.

SCÈNE V.

DOLIVAL, RUSTAUT.

*DOLIVAL, appelant Rustaut qui traverse le théâtre :***R**USTAUT? Rustaut? écoute, arrête.

RUSTAUT.

Non, bientôt pour nos gens c'est l'heure du dîner ;
Et je vais voir si l'on s'apprête....

DOLIVAL.

Je ne veux qu'un moment, tu peux me le donner :
Voilà quatre louis pour arrêter ta course.

RUSTAUT.

Pour qui?

DOLIVAL :

Pour toi. Prends encor cette bourse.

RUSTAUT.

Pour qui?

DOLIVAL :

Pour Genevoté et Rosine.

RUSTAUT.

Ah! tant mieux.

DOLIVAL.

On dit que leur état est vraiment malheureux,
Qu'elles ont besoin de ressource.

● RUSTAUT.

Ah ! que j'ai de plaisir à vous voir vertueux,
Et prompt à soulager les gens dans la détresse !
Vous tenez de votre oncle.

DOLIVAL.

Oui, beaucoup.

RUSTAUT.

Mais pourquoi
Me donner de l'argent à moi ?
Je n'en ai pas besoin.

DOLIVAL.

C'est pour qu'avec adresse....

RUSTAUT.

Plait-il ?

DOLIVAL.

Tu dises en douceur...
Qu'à leur destin on s'intéresse.

RUSTAUT.

Vous plairez bien à l'oncle, en agissant ainsi !

DOLIVAL.

Madame Gennevote est un peu trop sévère.

RUSTAUT.

Elle a bien du mérite, et monsieur la révère.

DOLIVAL.

Et Rosine ?

RUSTAUT. ●

Monsieur l'estime fort aussi.
Il la distingue, il la préfère
A toutes les filles d'ici.

DOLIVAL.

J'entends, j'entends... Il la préfère.

RUSTAUT.

Lorsque je dis qu'il la trouve à son gré,
Je n'entends point y mettre de mystère.

DOLIVAL, à part.

Ah! mon pauvre oncle!... A son âge on préfère;
Mais au mien on est préféré.

RUSTAUT.

Mais, Monsieur...

DOLIVAL.

C'est assez. Observateur fidèle
Et de leurs actions et de tous leurs discours,
Il faut m'en rendre compte; et cela tous les jours.
Mes libéralités égaleront ton zèle.
N'en dis rien à mon oncle.

RUSTAUT.

Oh! non.

SCÈNE VI.

RUSTAUT, *seul.*

Je me défie un peu de son intention.
J'appartiens à son oncle, et le devoir m'engage
A l'informer de ma commission.
Je ne veux point jouer un vilain personnage,
Quoique cela soit fort commun.
On n'est libéral, à son âge,
Que pour faire pièce à quelqu'un.

ARIETTE.

Argent, argent, maître du monde,
Tu régnes sur tous les états ;
Tous les jours, en faisant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux pas.
A nos devoirs tu mets un terme ;
La vertu loin de tes attrait,
Qui sur ses jambes se croit fermée,
S'y tient bien mal quand tu parais.
Argent, argent, etc.

SCÈNE VII.

CANDOR, RUSTAUT.

CANDOR.

En bien! as-tu quelque chose à m'apprendre?

RUSTAUT.

Oui, vraiment : votre cher neveu
 Vous ressemble; il a le cœur tendre :
 Dès qu'on nomme Rosine, on le voit tout en feu.
 Et ce qui va plus vous surprendre,
 C'est que de son argent il fait un bon emploi.

CANDOR.

Comment?

RUSTAUT.

Il m'a donné quatre louis pour moi,
 Et cette bourse pour Rosine.

CANDOR.

Ah!

RUSTAUT.

Vous voyez que c'est montrer
 Son intention clandestine.

CANDOR, *d'un air imposant.*

Il ne t'appartient pas d'oser la pénétrer.

(*A part.*)

Mon neveu l'aimerait?... Oui, la saison dernière,
J'ai remarqué....

RUSTAUT.

Vous voyez clairement....

CANDOR.

(*A part.*)

(*Haut.*)

Nous saurons.... Obéis très-punctuellement ;
Mais le malheur rend l'ame fière.
Rosine est dans ce cas. Garde-toi de ternir
Le bien qu'on t'a chargé de faire.
Il faut exécuter ces ordres de manière
Qu'elle ne sache pas d'où cela peut venir.

RUSTAUT.

J'entends.

CANDOR.

T'a-t-on parlé de Gennevoté ?

RUSTAUT.

Oui, oui ; la cousine Gérard ,
La commère Nicole, et puis Jeanne Marotte ,
Avec la femme à Mathurin Trinquart :
Je les vois là-bas qui moissonnent.

CANDOR.

Je voudrais les interroger.

RUSTAUT.

Elles cherchent toujours ceux qui les questionnent.

CANDOR.

Nos gens doivent avoir grand besoin de manger ;
Va les chercher.

RUSTAUT.

Je vais répondre à votre attente,
Car je me sens pressé d'une faim dévorante.

SCÈNE VIII.

CANDOR, TROIS COMMÈRES.

CANDOR.

BONNES femmes, venez à moi ;
J'ai des questions à vous faire.

LA TRINQUART.

Ah ! tant mieux, Monseigneur, j'naimons pas à nous taire.

NICOLE.

Quand je parlons, j'savons toujours pourquoi.

MAROTE.

Le pourquoi n'est pas nécessaire.

LA TRINQUART.

Mais apparemment, ma commère,
Je parlons pour notre plaisir ?...

CANDOR.

Sur un fait il faut m'éclaircir.

LA TRINQUART.

Bon Dieu! Oui, Monseigneur; j'ons l'âge.
 J'ons vu trent'-neuf moissons; j'avons eu tout le temps
 D'examiner tout le village.
 Je sayons lés tenans et les aboutissans.

NICOLE,

Oui, je vous dïrons bien qu'la fille à Mathurine
 S'laisse engeoler par le fils à Piar'-Jean.

MAROTE,

Bon chien chasse de racé : et n'savais-vous pas bian
 Que de peur d'en manquer, la petite Claudine
 A trois amoureux.

LA TRINQUART.

Oul!...

NICOLE.

Comment donc, ma cousine,
 Vous l'ignorâis? Mais d'où venais-vous donc?

MAROTE.

Et la femme à Jacques Cardon
 Trouve notre meânier homme de bonne mine.

LA TRINQUART.

Et la meânière en donne à moudre à son mari;
 J'allons vous raconter ses tours.

MAROTE.

J'en ôns ben ri.

LES MOISSONNEURS,

NICOLE.

Pour tromper, celle-là rafine.

CANDOR.

Mais à la fin on se taira.

Et peut-être qu'on m'apprendra...

MAROTE.

Quoi, Monseigneur ?

CANDOR.

Ce qu'est Gennevoté, et Rosine.

LA TRINQUART.

Oui, oui; j'allons vous dire ça.

MAROTE.

Gennevoté est brave femme.

NICOLE.

Point de malice dans l'ame.

LA TRINQUART.

Mais on sait ce qu'on en contait.

CANDOR.

Voyons.

MAROTE.

Monseigneur, elle était

Au temps jadis une dame.

NICOLE.

Oui, vraiment, une madame.

LA TRINQUART.

Bonne femme.

NICOLE.

Brave femme.

LA TRINQUART.

Quand j'allions à l'école ensemble....

CANDOR.

Allons au fait.

Parlez, parlez, dame Marote.

MAROTE.

Eh bien, la pauvre Gennevoté

Mangea son pain blanc le premier ;

Elle portait un grand panier,

Rubans, robe de soie et mantelet.

ENSEMBLE.

NICOLE.

LA TRINQUART.

Qu'importe ?

Qu'importe ?

MAROTE.

Mais aujourd'hui, pour son malheur,

C'est un habit de laine qu'elle porte.

LA TRINQUART.

V'là c'que c'est d'avoir un bon cœur.

CANDOR.

Connaissez-vous sa famille ?

NICOLE.

Oui, Monseigneur, elle est fille.

MAROTE.

Elle est femme.

LA TRINQUART.

Veuve.

NICOLE.

Non.

Vous n'savais pas la raison.

MAROTE.

La raison?... Mieux que vous, peut-être.

Un biau monsieur de Mélincour.

(Candor paraît frappé du nom de Mélincour.)

Un jour,

Avec li, la fit disparaître.

Vous voyais qu'alle est femme.

NICOLE.

ENSEMBLE.

Vous voyais qu'alle est fille.

LA TRINQUART.

Vous voyez qu'alle est veuve.

MAROTE.

Eh! non, non, non.

LA TRINQUART ET NICOLE.

Si, si

MAROTE.

Partant, Monseigneur, on devine
Que son compagnon si joli....

NICOLE.

Li fit un présent de Rosine.

LA TRINQUART.

Pour qu'all' se souvienne de li.

CANDOR.

Ah! me voilà bien éclairci!

C'en est assez : au lieu de me tirer de peine....

Ah! voici nos seyeux que Rustaut me ramène....

SCÈNE IX.

RUSTAUT, LES MOISSONNEURS,
CANDOR, LES COMMÈRES.

CANDOR.

ALLONS, mes chers enfans, venez m'environner ;
C'est votre ami qui vous rassemble ;
L'heure vous appelle au diner :
Nous allons tous manger ensemble.
Pour travailler de meilleur cœur,
Reprenez des forces nouvelles :

(*A Rustaut.*)

Mets la nappe sur ces javelles.

Voilà la table du bonheur.

Je ne vois point Rosine.

MAROTE.

Elle n'est que glaneuse,

Pourquoi mangerait-elle ?

LA TRINQUART.

Elle ne gagne rien.

CANDOR.

Elle en est plus à plaindre.

NICOLE.

Elle n'a pas de bien ;

Elle n'en fait pas moins la glorieuse.

SCÈNE X.

DOLIVAL, GENNEVOTE, ROSINE, CANDOR,
RUSTAUT, LES MOISSONNEURS
ET LES COMMÈRES.

DOLIVAL, *tirant Rosine par le bras, à la porte de la
chaumière.*

ROSINE ne veut pas venir,
Mon oncle.

ROSINE.

Eh bien ! voulez-vous donc finir ?

CANDOR.

Venez, venez, Rosine.

ROSINE.

Oh ! je suis trop honteuse.

CANDOR.

Gennevote, venez aussi.

GENNEVOTE.

Monseigneur, excusez : nous sommes bien ici.

CANDOR.

Je vous l'ordonne ; allons.

GENNEVOTE.

C'est par obéissance.

CANDOR.

A mes côtés, placez-vous toutes deux.

ROSINE.

Ah! Monseigneur....

DOLIVAL:

Ayez plus d'assurance;

NICOLE.

J'allons faire un dîner joyeux.

Les Moissonneurs s'asseyent sur des gerbes.

CANDOR, à Dolival qui veut s'asseoir à côté de Rosine; il lui indique une place plus éloignée.

Passe-là.

MAROTE fait remarquer à une des Commères, que Candor a fait asseoir Rosine auprès de lui.

Que dis-tu de cette préférence?

CHŒUR des Moissonneurs et des Moissonneuses.

Ah! queu régal!
Notre bon maître
Vent bien paraître
Notre égal.*(Pendant ce chœur, on sert à chacun un potager rempli de soupe, avec un morceau de salé, du pain et du fromage.)*

PIERRE.

Oh! tatigué, v'là de bian bonne soupe.

Le père TRINQUART.

Cela refait son homme.

JEROSME.

Un grand docteur,
 Qui sait bien ce qu'il faut pour réjouir le cœur,
 Dit qu'après le potage, on doit, à pleine coupe,
 Sabler un bon coup de vin pur.

GUILLOT.

Voir'ment, pour l'estomac, c'est un remède sûr.

COLAS.

Ça chasse itou l'humeur mélancolique.

CANDOR.

Il est aisé de le mettre en pratique :
 Rustaut, sers chacun à son gré.

Le Père TRINQUART.

Aveins notre tasse, ma femme.

NICOLE.

Tiens, la v'là.

JEROSME.

V'là la mienne itou.

RUSTAUT.

C'est un pot.....

JEROSME.

Dame!

C'est là ma tasse, à moi, quand je suis altéré.

CANDOR.

Allons, Rosine; allons, ma bonne femme.

GENNEVOTE.

Nous ne buvons pas, Monseigneur,

CANDOR.

A ma santé ?

GENNEVOTE.

C'est de toute notre amé.

ROSINE.

Vous nous faites bien de l'honneur.

CANDOR.

A I R.

C'est en buvant qu'on se délasse.
 Buvez à moi, je bois à vous.
 Que nos cœurs, comme chaque tasse,
 Sans cesse se rapprochent tous.

CHŒUR de Moissonneurs et Moissonneuses:

C'est en buvant qu'on se délasse.
 Buvons, buvons, rien n'est si doux.
 Que nos cœurs, comme chaque tasse,
 Sans cesse se rapprochent tous.

LA TRINQUART.

Regarde, Monseigneur verse à boire à Rosine.

MAROTE.

Elle est bienheureuse.

NICOLÉ.

Bon! bon!

On a peut-être une raison.

LA TRINQUART.

Je n'en répondons pas.

MAROTE.

Tais-toi donc, ma cousine.

NICOLE.

Queu babillardé !

COLAS.

Mais paix donc !

Lorsque je bois, je n'aime pas qu'on cause.

Le Père TRINQUART.

La soif est une belle chose.

DOLIVAL.

Allons, Rosine, une chanson.

ROSINE.

Je n'en sais point.

LA TRINQUART.

Dis-en toi, ma commère.

MAROTE.

Eh ! mais, tredame ! pourquoi non ?

A Monseigneur si ça peut plaire.

NICOLE.

Monseigneur chantera le r'flin.

CANDOR.

Oui, oui, oui.

LA TRINQUART.

Mettons-nous en train.

MAROTE.

O le bon temps que la moisson !
 On est ensemble sans façon.
 Auprès de nos jeunes fillettes,
 On voit toujours quelques garçons,
 Qui guettent sous les collerettes,
 Et pis qui contont leurs raisons.
 O le bon temps que la moisson !
 On est ensemble sans façon.

Le soir, on s'en va dans la grange :
 Les gerbes y sont à foison ;
 Tandis que chacun les arrange,
 Pierrot s'arrange avec Lison.

O le bon temps que la moisson ! etc.

Jérôme apporte une galette
 Avec un morciau de jambon.
 Mais où fera-t-il la dinette ?
 C'est sur les genoux de Suzon.

O le bon temps , etc.

Fillette novice soupire ,
 Elle n'en sait pas la raison ;
 Mais l'Amour qui cherche à l'instruire ,
 Lui fait trouver un bon garçon.

O le bon temps , etc.

A sa bonne femme Gertrude ,
 Charlot, déjà presque barbon ,
 L'aimant toujours par habitude ,
 Fait présent d'un petit poupon.

O le bon temps , etc.

DOLIVAL.

L'amour fait souvent qu'on oublie
 Naissance , fortune et raison.
 Avec une fille jolie ,
 Un roi peut être à l'unisson.

O le bon temps , etc.

LES MOISSONNEURS,

RUSTAUT.

Allons, l'heure annonce le terme

Où doit cesser votre repos.

Signalez-vous par des efforts nouveaux.

De crainte que le blé sur la terre ne germe,

Mettez les gerbes en monceaux :

Dans les granges qu'on les enferme ;

Et que les meules de la ferme

Aux regards des passans attestent vos travaux.

CANDOR.

A I R.

Honneur, honneur

Au moissonneur,

De l'indigence

Consolateur ;

De l'abondance

Il est l'auteur.

Pour l'opulence,

Pour la grandeur,

Point de bonheur

Sans laboureur.

Honneur, honneur

Au moissonneur.

(Tous en s'en allant.)

Honneur, honneur

Au moissonneur.

(Les moissonneurs retournent à leur ouvrage. Dolival fait semblant de suivre Candor ; il revient sur les pas de Rosine et de Gennevoté : il veut les aborder lorsqu'elles sont prêtes à rentrer dans leur chaumière. Gennevoté fait rentrer Rosine, fait une grande révérence à Dolival, et ferme brusquement sa porte.)

SCÈNE XI.**DOLIVAL, seul.**

« **S**ES mépris irritent ma flamme * ;
« De mon projet je veux venir à bout ;
« Et je me détermine à tout
« Pour enlever Rosine à cette étrange femme. »

* Ces quatre vers marqués de guillemets se passent à la Représentation ; mais il faut que l'acteur y supplée par un mouvement de dépit, qui en fasse sentir l'équivalent.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.**RUSTAUT, seul.****C**ETTE bourse-là m'embarrasse.

Je n'aime point l'argent, quand il n'est pas à moi.

Voyons ce qu'il faut que je fasse

Pour m'acquitter de mon emploi.

Sans hésiter, dans cette bourse

Remettons ces quatre louis ;

Du malheur qu'on soulage augmentons la ressource :

Une bonne action doit se faire gratis.

Je les vois toutes deux sortir de leur chaumière :

Il faudrait agir de manière....

SCÈNE II.

GENNEVOTE, ROSINE, RUSTAUT,
DOLIVAL.

GENNEVOTE, portant à son bras un grand panier rempli
d'écheveaux de fil.

JE vais porter ce fil au tisserand.

ROSINE.

Ma mère,

Laissez-moi le porter.

GENNEVOTE.

Il n'est pas nécessaire.

ROSINE.

Cette charge est d'un trop grand poids.

GENNEVOTE.

Ce n'est que ma tâche d'un mois.

ROSINE.

Ce panier est trop lourd.

GENNEVOTE.

Non, non.

ROSINE. Elle ôte le panier du bras de Gennevota, et le
pose sur le banc.

Laissez-moi faire.

GENNEVOTE, *avec un peu d'humeur.*

Non.

ROSINE.

Non! Si vous avez pour moi de l'amitié,
Vous n'en prendrez, au plus, que la moitié :
Ou ce soir, ou demain, je porterai le reste.

*(Elle ôte du panier, malgré Gennevote, une partie
des écheveaux de fil, les pose sur le banc, et dit
en la regardant avec amitié.)*

Oui, là! là!.... fâchez-vous. Par quel destin funeste
Rendez-vous votre état le plus dur des états?
Vous abrégez vos jours. Vous ne m'aimez donc pas?

GENNEVOTE, *encore avec un peu d'humeur.*

Eh! la jeunesse a bien de l'avantage....
Mais elle est exposée à des dangers....

ROSINE.

Comment?

RUSTAUF, *derrière, guettant l'occasion de placer la bourse
sans être aperçu.*

Si je pouvais tout doucement....

GENNEVOTE, *se radoucissant.*

Rosine, quand on a ton âge,
Ces dangers-là sont un amant.

Je t'aime trop pour que tu me chagrines,
L'honneur, ô ma très-chère enfant!
Est un collier de perles fines,

Qu'il faut conserver en entier :

Un seul grain détaché, le reste se défile :

Retiens cette leçon utile :

Il ne faut jamais perdre un grain de son collier.

ROSINE.

Je suis sûre d'avoir toujours une ame honnête.

RUSTAUT.

Tandis qu'elles tournent la tête,

Mettons la bourse à côté du panier.

(Il la pose sur le banc, et dit à Dolival, qu'il rencontre au fond du théâtre :)

J'ai glissé votre argent....

DOLIVAL.

Écoute.

(Il le tire à part, pour lui parler en particulier.)

ROSINE.

Sur ma conduite auriez-vous quelque doute ?

GENNEVOTE.

Non, et je crois que ton cœur, libre encor,

Du moindre attachement n'a pas les apparences :

Mais parle vrai ; dis-moi ce que tu penses

Du neveu de monsieur Candor.

ROSINE.

Rien du tout, soyez-en certaine ;

Je n'ai pas seulement sur lui jeté les yeux.

GENNEVOTE.

Ma chère Rosine, tant mieux.

ARIETTE.

Prends-y bien garde ,
 Crains un amant :
 Qu'on le regarde
 Un seul moment ,
 On se hasarde.
 Prends-y bien garde ,
 Crains un amant.
 Quand on l'écoute ,
 Cher il en coûte :
 L'amour surprend ;
 Eh oui , sans doute ,
 Le cœur se rend.

Prends-y bien garde , etc.

On te dira :
 Belle Rosine...
 On s'écriera :
 Elle est divine.
 Pour mieux trahir ,
 L'amant est tendre ;
 Loin de l'entendre ,
 Il faut le fuir ,

Prends-y bien garde , etc.

(Sur la fin de cette ariette, Dalival s'approche tout doucement pour écouter ce que disent Gennevote et Rosine.)

ROSINE.

Ah ! n'apprehendez rien.... vous devez me connaître.

GENNEVOTE.

Oui , tandis que je vais ailleurs ,
 Va rejoindre nos moissonneurs.

ROSINE.

Oui , vous avez raison , et bientôt j'y vais être.

GENNEVOTE.

Mais comme je serai long-temps dehors, peut-être,
Et que tu reviendras sûrement avant moi,
Prends la clé.

ROSINE.

Oui, ma mère.

(Pendant que Gennevote cherche la clé dans sa poche, Dolival a le temps de faire son à parte.)

DOLIVAL.

Quoi !

Rosine reviendra chez elle avant sa mère !

Prévenons-la ; ne faisons point de bruit,
Et glissons-nous dans la chaumière,
Dussé-je, pour l'attendre, être jusqu'à la nuit.
(Il entre furtivement dans la cabane.)

GENNEVOTE.

Mets ordre à tout, et fais en sorte
Qu'on n'entre point dans la maison.

ROSINE.

Oui, c'est bien mon intention :
Commençons par fermer la porte :

(Pendant que Rosine ferme la porte à double tour, sans soupçonner que Dolival est entré dans la maison, Gennevote, qui va reprendre son panier, aperçoit la bourse sur le banc.)

GENNEVOTE.

Ah ! ma fille , qu'est-ce que c'est....
Que je trouve là ?

ROSINE.

Quoi ?

GENNEVOTE.

Viens voir ; c'est une bourse.

ROSINE.

Ciel ! elle est pleine d'or.

GENNEVOTE.

C'est ce qui me paraît.

Cet or-là dans nos mains ne vient pas à sa source.

ROSINE.

On s'est assis sur notre banc.

C'est quelqu'un qui l'aura laissée.

GENNEVOTE.

Comme toi , j'en ai la pensée.

ROSINE.

Quel bonheur !

GENNEVOTE.

Oui ; rendons-la.

ROSINE.

Sur-le-champ.

GENNEVOTE.

Oui , sans doute.

ROSINE.

Il faut qu'on l'affiche
 Aux portes du château : cela, sans hésiter.
 Cette bourse appartient à quelqu'homme bien riche.

GENNEVOTE.

Et qui, par conséquent, doit bien la regretter.
 Le devoir le plus nécessaire
 Est d'aller remettre cet or
 Dans les mains de monsieur Candor :
 C'est toi que j'en charge.

ROSINE.

Ah ! ma mère,
 Je n'oserai pas.

GENNEVOTE.

Pourquoi donc ?
 Il est si doux, si bienfaisant, si bon....

ROSINE.

Je le sais, et je le révère.
 Maman, j'irai, si vous voulez.
 Mais lorsque je le vois, tous mes sens sont troublés :
 Je n'ai pas la moindre assurance.

GENNEVOTE.

Va, va, ce trouble-là tient encore à l'enfance :
 Mais Candor est ami de la simplicité ;
 Et ton air de timidité
 Lui plaira plus que trop de confiance.

SCÈNE III.**ROSINE, seule.**

NON ; je ne puis soutenir sa présence ;
Mon embarras , mon trouble , ma rougeur....
Un sentiment plus fort que la reconnaissance
Répand le trouble dans mon cœur.

ARIETTE.

Candor est bienfaisant ;
Mais sa douceur extrême
Le rend plus imposant.
Je sais que chacun l'aime :
Il est la bonté même ;
Qui le voit est content.
Je le sais , et pourtant
Je ne suis plus la même ;
Aussitôt qu'il m'entend ,
Je tremble ; et cependant ,
Si tout le monde l'aime ,
Je crois l'aimer autant.

SCÈNE VI.

LE VIEILLARD, GUILLOT, ROSINE.

LE VIEILLARD.

JE ne sais pas pourquoi monsieur Rustaut m'oblige
De quitter le travail, et me fait le paiement
De ma journée. Un pareil traitement
Et me mortifie et m'afflige.
J'ons soixante et dix ans, il est vrai, bien sonnés :
Est-ce être vieux, quand on se porte
Comme un charme ? J'avons une santé plus forte
Que ces godelureaux minces et bien tournés.

ROSINE.

Vous, en ces lieux, que le hasard attire,
N'avez-vous pas entendu dire
Qu'une bourse eût été perdue ici ?

LE VIEILLARD:

Qui ? nous ?

ROSINE.

Oui.

LE VIEILLARD.

Je n'en savons rien.

ROSINE.

En voilà pourtant une
Que ma mère a trouvée.

LE VIEILLARD.

Eh bien, tant mieux pour vous.

ROSINE.

C'est un bonheur et non une fortune :
Remettez cette bourse à notre bon Seigneur.
Tout le village vous estime ;
On sait combien vous respectez l'honneur :
Ma confiance en vous est juste et légitime.

LE VIEILLARD.

Quoique pauvre, il est vrai, j'avons des sentiments :
L'honneur est chez les pauvres gens.

(A Rosine.)

Mais rendez ce dépôt vous-même.

ROSINE.

Je vous prie...

Faites-moi ce plaisir.

LE VIEILLARD.

Eh bien, ma chère amie,
Votre confiance aura lieu ;
Je rendrons votre bourse, et même toute pleine.

ROSINE.

Mon cher Guillot, je n'en suis pas en peine :
Voilà monsieur Candor. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

CANDOR, LE VIEILLARD.

CANDOR, à part.

Tous les propos de ces commères
 Me donnent des soupçons sans m'assurer de rien ;
 Mais avec Gennevote un moment d'entretien
 Me donnerait des notions plus claires.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, j'avons commission
 De vous dire qu'on vient de trouver une bourse,

CANDOR.

Qui ?

LE VIEILLARD.

Rosine et sa mère.

CANDOR.

Et la réclame-t-on ?

LE VIEILLARD.

Non, Monseigneur.

CANDOR.

Tant mieux ; et c'est une ressource
 Qu'elles feront bien de garder :
 Personne ne viendra la leur redemander.

II.

13

Mais alle m'a chargé....

CANDOR.

Guillot, va la lui rendre.

Fais ce que je te dis.

LE VIEILLARD.

Vous me faites comprendre....

Mais....

CANDOR.

Va donc, finis tes propos.

LE VIEILLARD.

Oh! c'est lui, c'est lui-même; il n'en fait jamais d'autre.

CANDOR.

Laisse-moi, j'ai besoin d'un moment de repos.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, vous procurais le nôtre;
Il serait inhumain d'interrompre le vôtre.

(*A part, en s'en allant.*)

Un tel secours leur vient fort à propos.

SCÈNE VI.

CANDOR, *seul.*

ARIETTE.

DEPUIS que le jour nous éclaire,
Mon corps est dans l'activité ;
C'est un travail si salutaire,
Qui fait ma force et ma santé.
Le sommeil affermit la trame
Des jours qui nous sont préparés :
Quand on a la paix dans son ame,
Les sens sont bientôt réparés.

Sur ce gazon, près de cette fontaine ;
Le sommeil va me rafraîchir :
Qui n'a jamais connu le travail et la peine ;
N'a jamais goûté le plaisir.

(*Il s'endort sur le gazon.*)

SCÈNE VII.

CANDOR *endormi* ; ROSINE, *avec un faisceau d'épis sur sa tête* ; DOLIVAL.

ROSINE.

ARIETTE.

MA démarche est légère,
Je rapporte chez nous
De quoi nourrir ma mère :
Et ce poids est bien doux.
Pour moi c'est une fête :
Ma peine est un bonheur ;
Le poids est sur ma tête,
Le plaisir dans mon cœur.

Que vois-je ? Ici monsieur Candor repose :
Respectons son sommeil. Hélas ! si j'étais cause...
Son repos précieux est pour nous un présent :
C'est un bien qui nous intéresse.
Puisse un calme si doux, toujours le délassant,
Étendre sa carrière à l'extrême vieillesse.
Le pauvre n'a d'autre richesse
Que les jours prolongés de l'homme bienfaisant.

ARIETTE.

O toi que le hameau révère,
O toi, notre vrai défenseur,
Notre ami, notre tendre père !
Tu reposes avec douceur.

Ton sommeil facile,
 Sous un ciel d'azur,
 D'une ame tranquille
 Peint le souffle pur.

Tes vœux préservent de l'orage
 Nos vendanges et nos moissons;
 On connaît l'asile du sage
 A la paix dont nous jouissons.

Je vais prêter l'oreille....
 Doucement il sommeille;
 Je crains qu'il ne s'éveille :
 Le jour a trop d'éclat.
 Paix, plaçons cette branche.
 Oui, oui, le jour a trop d'éclat.
 Encore cette branche,
 Et vers lui qu'elle penche.
 Mais s'il se réveille.....
 Paix, c'est à merveille :
 Ah! comme mon cœur bat!

(Elle place autour de Candor les branches qu'elle
 a coupées.)

Voyons s'il peut en tirer avantage.
 Le soleil est dans sa hauteur,
 Et ses rayons, par-dessus ce feuillage,
 Tombent à plomb sur son visage :
 Je vais en modérer l'ardeur.

(Elle détache son mouchoir de cou, et l'étend sur
 les yeux de Candor.)

CANDOR, en dormant.

Rosine ? Rosine ?

ROSINE.

Il me nomme.

Ah! je l'ai réveillé.

(Elle se sauve, et va se cacher contre la porte de la chaumière, en avançant la tête de temps en temps, pour voir si Candor n'est pas fâché qu'on ait interrompu son sommeil.)

CANDOR se lève sur son séant.

Je ne sais pas quel bruit

M'est venu tirer de mon sommeil.

ROSINE.

Il est fâché.

CANDOR.

J'aurais moins dormi cette nuit;

On m'a rendu service.

ROSINE.

Ah! que j'en suis émue!

CANDOR.

Je rêvais, je sentais mon ame suspendue.

Entre les restes du sommeil,

Et l'instant qui touche au réveil;

Rosine s'offrait à ma vue.

Je distinguais les sons de sa voix ingénue.

Je n'éprouvai jamais un sentiment pareil.

Quel est ce voile ?... J'examine....

Jé ne me trompe pas.... Quel serait son dessein ?

C'est celui dont se sert la modeste Rosine ,

Pour dérober aux yeux la blancheur de son sein.

Mon songe n'est donc pas une illusion pure.

Cherchons, et découvrons quelle est cette aventure.

ROSINE.

Il approche, rentrons.

(Rosine, ouvrant la porte, aperçoit Dolival, et fuit toute effrayée.)

Ciel! un homme chez nous!

DOLIVAL.

Rosine, pourquoi fuyez-vous ?

CANDOR.

Que vois-je ? ô funeste lumière !

Dolival imprudent caché dans la chaumière !...

(Rosine revient tremblante.)

ROSINE.

Ah ! Monsieur !... Monseigneur !...

(Elle court, toute épouvantée, à l'autre coin du théâtre. Candor la suit. Dolival, qui poursuit toujours Rosine, aperçoit Candor qui a le dos tourné, et rebrousse chemin.)

SCÈNE VIII.**CANDOR, ROSINE.****CANDOR, ramenant Rosine:****V**ous voilà hors d'haleine?....**ROSINE.**

Un Monsieur me poursuit.... J'ai peur.

CANDOR.

Il serait affligé de causer votre peine.

C'est mon neveu.

ROSINE.

C'est pour cela

Qu'il devrait de son oncle imiter la conduite.

Nous n'avons rien à nous dire ; voilà

Pour, quel sujet j'ai pris la fuite.

CANDOR.

Je suis sûr que, sans votre aveu ,

Il était dans votre cabane.

ROSINE.

Pourrait-on croire ?... ô Ciel !

CANDOR.

Je le condamne.

(A part.) Le seul coupable est mon neveu.

CANDOR.

Ce voile est-il à vous ? Parlez.

ROSINE.

Je vous conjure

De m'excuser, si j'ai troublé votre sommeil.

Ah ! ce n'était, je vous le jure,

Que pour vous garantir des ardeurs du soleil.

Rendez-le moi.

CANDOR.

Le voilà ; mais, ma fille,

Quel intérêt (parlez de bonne-foi,

Comme si vous étiez de ma propre famille,)

Vous engageait à prendre autant de soin de moi ?

ROSINE.

Eh ! quelle ame assez dure, assez dénaturée,

Ne prendrait pas à vous le plus tendre intérêt ?

Vous êtes révééré de toute la contrée ;

Dès que nous vous voyons, notre bonheur paraît.

Tous vos discours ne tendent qu'à nous plaire ;

Nos cœurs n'en perdent jamais rien :

Vous ne parlez que pour dire du bien ;

Vous n'agissez que pour en faire.

Quand vous êtes heureux, nous sommes tous contents.

Vos yeux nous servent de présage ;

Nous consultons votre visage,

Comme on regarde au ciel pour prévoir le beau temps.

CANDOR.

Je suis touché de voir qu'on m'aime.

ROSINE.

On vous aime comme soi-même.

CANDOR.

Je jouis de ce sentiment.

*(Il lui prend la main.)*Ah! Rosine. *(A part.)* Qu'allais-je faire?

ROSINE.

Ah! Monseigneur!...

CANDOR.

En ce moment,

Rosine, je suis un bon père

Qui prend la main de son enfant.

ROSINE.

C'est à moi de baiser la vôtre.

CANDOR.

Arrêtez; mais soyez plus sincère qu'une autre,

Confiez-moi qui vous êtes.

ROSINE.

Je suis....

La fille à Gennevote.

CANDOR.

Et qu'est-elle elle-même?

Je veux la servir; je le puis.

ROSINE, *vivement.*

Ce serait un service extrême
Que vous me rendriez.

CANDOR.

Mais que fait-elle, enfin?

ROSINE.

Ce qu'elle fait... Elle vous aime.

CANDOR.

Pourquoi donc me fuit-elle, et quel est son dessein?
Depuis un an je suis Seigneur de ce village :
Elle n'est point venue avec les habitans,
Quand ils m'ont rendu leur hommage.
Je ne la vois jamais : qui la rend si sauvage ?

ROSINE.

Elle respecte votre temps.
De vous à nous, la distance est si grande !...
On a peur de vous détourner.
S'il fallait obtenir de vous quelque demande,
On craindrait moins de vous importuner.

D U O.

CANDOR.

A vous je m'intéresse,
Ce sentiment est doux ;
Sa vertu, sa jeunesse...
Je prendrai soin de vous.

ROSINE.

Ah! nous vous aimons tous,
A vous on s'intéresse ;
Le respect, la tendresse,
Tous nos cœurs sont à vous.

Je serai votre guide.

Son regard m'intimide.

Eh bien, Rosine? eh bien?

Eh bien!

(*Il lui prend la main avec affection.*)

(*Elle le regarde avec intérêt et modestie.*)

Soyez donc moins timide,

Soyez notre soutien,

Je suis votre soutien.

Notre espoir, notre guide.

A vous je m'intéresse, etc.

Ah! nous vous aimons tous, etc.

ROSINE.

Voilà ma mère; elle marche avec peine:

Permettez, pour que je l'amène,

Que j'aie lui donner le bras.

CANDOR.

Non, non, je vais moi-même au-devant de ses pas.

SCÈNE IX.

GENNEVOTE, CANDOR, ROSINE.

CANDOR.

MA pauvre Gennevote, allons, ma bonne mère, Vous paraissez bien lasse, il faudrait vous asseoir.

ROSINE.

Elle se tue aussi du matin jusqu'au soir:

Que ne me laisse-t-elle faire?

GENNEVOTE.

C'est vous, notre bon maître. Ah ! mon cœur est content.

Permettez donc que je vous remercie
De toutes vos bontés pour cette chère enfant.

CANDOR.

Je veux, pour travailler au bonheur de sa vie,
Vous parler en particulier.

GENNEVOTE.

Tiens ; Rosine, prends ce panier.

ROSINE, à sa mère.

J'y vais mettre ce fil, et le porter moi-même.

CANDOR.

Allons : placez-vous là, ma bonne ; je vous aime.

SCÈNE X.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

(*Pendant que Candor fait asseoir Gennevote, et se met à côté d'elle :*)

DOLIVAL, au fond du théâtre, à un de ses gens.

FORT bien : Rosine a pris ce chemin détourné ;
Cours, fais exécuter l'ordre que j'ai donné.

Mais la prudence est ici nécessaire ;
Ne précipitez rien, et guettez le moment...

(*Il se retire.*)

SCÈNE XI.

CANDOR, GENNEVOTE.

CANDOR, à *Gennevote*.

PARLEZ-moi sans déguisement,
Je sais tout.

GENNEVOTE.

Quoi ?

CANDOR.

Soyez sincère.

Mélincour... :

GENNEVOTE.

Était mon époux... :

Rosine était sa fille... Elle a perdu sa mère.

CANDOR.

Elle l'a retrouvée en vous.

GENNEVOTE.

J'ai rempli ce devoir bien doux, mais nécessaire ;
Ses parens durs et fiers ont voulu l'abaisser.

Ils ont eu honte d'une fille
De qui la pauvreté semblait les offenser ;
Elle a cessé d'être de leur famille,

CANDOR.

Comment! Loin de s'intéresser... :

GENNEVOTE.

Ah! quelle différence! Un cœur tendre et sensible....

Un cœur comme le vôtre....

CANDOR.

O ciel! est-il possible?

Le riche pour parent méconnaît l'indigent ;

Et quand son fol orgueil achète à prix d'argent

Des titres faux et des parens postiches,

Ceux qu'il a délaissés en murmurent tous bas.

GENNEVOTE.

Eh! ce sont eux qui, dans ce cas,

Doivent rougir d'avoir des parens riches.

CANDOR.

Rosine leur eût fait honneur,

Au lieu de leur être importune.

GENNEVOTE.

Rosine m'a suivie au sein de l'infortune,

Dans mes chagrins cuisans elle a fait mon bonheur.

CANDOR.

Mais Mélincour était le neveu de mon père...

GENNEVOTE.

Je le sais bien, Monsieur.

CANDOR.

A quelle intention

M'avez-vous donc fait un mystère

De votre situation ?

GENNEVOTE, *timidement.*

Monsieur, j'ai cru le devoir faire.

J'ai su qu'un long procès vous avait désunis.

Ces débats d'intérêts, quand même ils sont finis,

Conservent encore une chaîne,

Et nourrissent long-temps les germes de la haine.

CANDOR, *se levant.*

Voilà le triste fruit des procès de parens.

GENNEVOTE.

Des cœurs nobles et hauts qui sont dans la misère,

Imaginent toujours d'autres expédiens,

Que d'aller mendier le bien qu'on peut leur faire.

Ah ! des secours forcés sont bien humilians !

CANDOR.

Vous avez mal connu mon caractère.

Je veux, en la dotant, lui donner un époux.

GENNEVOTE.

Monsieur, nous vous pourrions attirer des reproches,

En recevant tant de bienfaits de vous.

Vous avez des parens moins éloignés que nous.

CANDOR.

Les plus infortunés sont toujours les plus proches.

GENNEVOTE.

Mon cœur est pénétré de tous vos sentimens.
 Cette chère Rosine ; eh bien ! je vous la rends.
 La séparation me paraîtra cruelle ;
 Mais volontiers, je me sacrifierai :
 Vous la rendrez heureuse ; alors je le serai.

CANDOR.

Non, non ; vous vivrez avec elle.
 Je conçois un projet, et je l'établirai.
 Mon neveu.... Je le vois, éloignez-vous, de grâce ;
 Je veux sonder son cœur, savoir ce qui s'y passe,
 Amenez-moi Rosine ; alors je vous dirai....

(Il reconduit Gennevote en lui parlant bas.)

SCÈNE XII.

DOLIVAL, *seul.*

L'ENTREPRISE est hardie ; il faut payer d'audace...
 Tandis qu'on va saisir l'occasion,
 Je reste ici pour ôter tout soupçon.

SCÈNE XIII.

CANDOR, DOLIVAL.

CANDOR.

COMMENT! tu n'es pas à la chasse?

DOLIVAL.

Bon! Vous n'avez qu'un chien, que voulez-vous qu'on fasse?

CANDOR.

Causer avec Rosine est un plaisir plus grand.

DOLIVAL.

Rosine!

CANDOR.

Tu fais l'ignorant;

Je t'ai vu sortir de chez elle.

DOLIVAL.

Il est vrai que tantôt, par la chaleur cruelle,

Consumé, lassé, désœuvré,

J'ai vu cette cabane ouverte,

Je l'ai trouvé totalement déserte;

Sans conséquence alors j'y suis entré.

Voilà tout.

CANDOR.

Voilà tout; et pour qui pouvait être

Une bourse remise à Rustaut?

DOLIVAL, *à part.*

Ah! le traître!

(à Candor.)

Mon cher oncle, tenez, voici la vérité :
 Rosine et Gennevote... oui... je vous le confesse,
 J'ai su qu'elles étaient dans la nécessité :
 Je suis le chevalier des femmes qu'on délaisse.
 Sans me nommer, sans me commettre en rien,
 J'ai voulu leur faire du bien,
 Comme vous faites, vous, sans que cela paraisse.

CANDOR.

Le motif serait beau ; mais ce n'est pas cela.
 Rosine te fuyait, et tu l'as poursuivie....
 Allons, tu l'aimes ?

DOLIVAL.

Mais, oui-dà :

Je suis jeune, elle est fort jolie.
 A la campagne, il faut bien s'amuser ;
 C'est un moment de fantaisie,
 Que mon âge fait excuser.
 Bon! Je n'y pense plus. Elle fait la sévère ;
 Sans relâche obsédée ; et par qui ? par sa mère.

CANDOR.

Toutes les deux pourront s'humaniser ;
 Loin de blâmer ton feu, je veux l'autoriser.
 Et j'emploierai pour toi mon éloquence.

DOLIVAL.

Vous auriez cette complaisance ?
 Vous pourriez me servir?....

CANDOR.

Je m'y crois obligé.

Si tu peux être corrigé,
 Mon ami, ce sera par un penchant honnête.
 Il formera ton cœur, il mûrira ta tête.
 Je le sais. J'en ai fait l'expérience, moi.
 A peu de chose près, j'étais, dans ma jeunesse,
 Aussi ridicule que toi.
 Un amour délicat me tint lieu de sagesse,
 Me fit de mes erreurs reconnaître le faux,
 Et j'eus honte de mes défauts,
 En n'en trouvant aucun dans ma maîtresse.

DOLIVAL.

Vous êtes-là, mon oncle, un joli précepteur.

CANDOR.

On devient honnête homme en épurant son cœur.

A R I E T T E.

On se rend estimable,
 Lorsque l'on aime bien;
 Et pour paraître aimable,
 On ne néglige rien.
 Du choix qu'on a su faire,
 Dépend le caractère.
 On cherche à se régler
 Sur ce modèle même.
 Pour plaire à ce qu'on aime,
 On veut lui ressembler.

DOLIVAL.

Voilà comme je pense.

CANDOR.

Il faut donc y souscrire.

Rosine te convient, tu seras son époux.

DOLIVAL.

Moi, mon cher oncle!... y songez-vous?

CANDOR.

Je la dote... Pourquoi sourire?

DOLIVAL.

Comment?....

CANDOR.

Rosine est sage, on doit la respecter.

DOLIVAL.

Mais dans le monde, il faut représenter....

CANDOR.

Quelquefois la noblesse habite une cabane.

DOLIVAL.

Rosine?....

CANDOR.

N'est point paysane,

Elle est fille de Melincour.

DOLIVAL.

Que m'apprenez-vous? Je respire,

Je puis enfin avouer mon amour....

Oui, l'unique bien où j'aspire...

CANDOR.

Tu seras son époux, te dis-je.

DOLIVAL.

Dès ce jour,

(A part.) Mais j'ai fait une étourderie.

Je n'ai pas un instant à perdre,

CANDOR.

Où vas-tu donc ?

DOLIVAL.

Mon cher oncle, il y va du malheur de ma vie...

Laissez-moi prévenir....

CANDOR:

Mais il perd la raison.

S C È N E X I V.

CANDOR, GENNEVOTE, DOLIVAL.

GENNEVOTE,

Au secours ; ah ! Monsieur ! Rosine m'est ravie.

CANDOR.

Rosine ! ô Ciel !

DOLIVAL:

Ne vous alarmez pas,

GENNEVOTE.

Ce sont ses cris qui m'en ont avertie.
J'ai vers elle aussi-tôt précipité mes pas ;
Dans l'instant, à mes yeux, on l'a fait disparaître.

DOLIVAL.

Je cours...

CANDOR.

Demeure ici. (*à part.*) Je soupçonne le traître.
Rustaut ? Rustaut ? accours avec nos Moissonneurs ;
Rosine...

SCÈNE XV.

LE VIEILLARD, RUSTAUT, GENNEVOTE,
CANDOR, DOLIVAL.

RUSTAUT.

MONSIEUR, n'en soyez point en peine ;
Nous l'avons délivrée, et l'on vous la ramène.

LE VIEILLARD, à *Gennevote.*

Bonne femme, séchez vos pleurs.

GENNEVOTE.

Vous me rendez ma fille, ah ! je vous dois la vie !

Nous avons pris bien à propos

Tout au travers de la prairie.

J'ai saisi le premier la bride des chevaux :

Ils ont pensé me tuer , mais n'importe ;

Du moins, mon dernier jour était pour vous servir,

Tous nos gens m'ont prêté main-forte ;

Et voilà cet enfant qu'on voulait vous ravir.

SCÈNE XVI, et dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; ROSINE,
ramenée par les Moissonneurs.

GENNEVOTE.

QUE ne vous dois-je point, ô vieillard respectable!

ROSINE, à *Gennevote*.

Rosine, grâce à lui, se revoit dans vos bras.

CANDOR.

Je désire, et je crains de trouver le coupable.

RUSTAUT.

Vous n'iriez pas bien loin; je ne me trompe pas.

LE VIEILLARD.

Mon bon Seigneur, c'est, ne vous en déplaise,
 Quelque ami de votre neveu ;
 Car il avait prêté sa chaise.

CANDOR.

Monsieur, vous auriez pu ?...

DOLIVAL.

Je vous en fais l'aveu,

Rosine m'a tourné la tête.

L'absence, ni Paris n'ont point éteint mon feu ;
 J'ai pour elle avancé mon retour en ce lieu ;
 Ses refus m'ont piqué : plus elle était honnête,
 Et plus à la séduire enfin j'ai persisté.
 Je tirais mon espoir de son obscurité ;
 Et j'ai cru qu'une paysane,
 Passant dans l'abondance et dans l'oisiveté,
 Pourrait, peut-être un jour, oublier sa cabane,
 Et me remercier de ma témérité.

CANDOR.

Quoi ! malheureux ! vous avez l'insolence
 De choisir ma maison, pour oser, sans pudeur,
 Enfreindre le respect qu'on doit à l'innocence,
 Et nous montrer l'effervescence
 D'une tête perdue et d'un homme sans cœur ?
 Pour mon parent je vous renie.
 J'abjure l'amitié qui m'avait trop surpris :
 Ces nœuds, dont vous n'avez jamais connu le prix,

Votre cœur dégradé les rompt et me délie ;
 Et le mien, qui toujours détesta l'infamie ,
 Ne voit qu'un étranger dans une ame avilie ,
 Qui me force à changer ma tendresse en mépris.

DOLIVAL.

Votre indignation, mon oncle, est légitime....
 Je l'ai trop offensée.... et je perds votre estime....
 En lui donnant la main, je puis tout réparer.

CANDOR.

Sans son aveu, je ne peux l'espérer.

DOLIVAL, à Rosine.

Ce que j'ai fait ne vient que d'un amour extrême :
 Est-ce à Rosine à m'en punir ?

ROSINE, en se jetant dans les bras de sa mère.

Maman, souffririez-vous?... Ah ! j'aime mieux mourir !

GENNEVOTE, à Dolival.

Quiconque offense ce qu'il aime,
 Est indigne de l'obtenir.

ROSINE, avec un transport de joie.

Ah !

CANDOR.

Ce noble refus peint votre caractère.

(*A Rosine, après un temps.*)

Je connais bien quelqu'un qui sent la même ardeur ;
 Et son amour respectueux, sincère,
 Ne serait occupé que de votre bonheur :

Mais la crainte de vous déplaire
L'oblige à renfermer le secret dans son cœur.

ROSINE.

Ne m'enviez point la douceur
De passer, en ces lieux, mes jours avec ma mère.

CANDOR.

Autant qu'à vous elle m'est chère.

(*A Rosine, après un temps.*)

Vous me refusez donc aussi ?

(*Rosine lève les yeux sur Candor avec tendresse, et les baisse aussitôt.*)

GENNEVOTE.

Quoi ! vous, Monsieur ?....

CANDOR :

Rosine, expliquez-vous ; que faut-il que j'espère ?

ROSINE.

Monseigneur....

GENNEVOTE. *à part*

Serait-il bien vrai ?

DOLIVAL, *à part* :

Qu'entends-je ?

ROSINE.

Excusez-moi... je suis toute saisie...

CANDOR :

Je vois que vous allez demander du délai.

ROSINE.

Voilà l'unique fois, de toute votre vie,
Que vous avez mal vu.

GENNEVOTE.

Tu dis la vérité.

DOLIVAL, *confus*.

Je suis puni, je l'ai bien mérité.

LE VIEILLARD.

Rosine n'a pas voulu prendre
La bourse qu'en ses mains j'étais chargé de rendre.
Qu'en veut-on faire ?

DOLIVAL.

Elle est pour toi.

(*Le Vieillard fait un mouvement de surprise,
Dolival continue :*)

Je puis en disposer, puisqu'elle était à moi.

LE VIEILLARD.

Je vais en faire le partage

Avec tous nos bons moissonneurs.

De vous ôter. Rosine ils ont eu le courage ;
Ça fait que Monseigneur la prend en mariage :
Des plaisirs d'aujourd'hui vous faites les honneurs.

RUSTAUT.

Fort bien, fort bien ; c'est faire un bon usage....

Ah le brave homme ! embrassons-nous :

L'ami, nous aurons soin de vous.

DOLIVAL, à Candor.

Je vais, loin de vos yeux, mettre tout en pratique,
 Pour réparer ma honte et mon erreur ;
 Et je ferai si bien, que l'estime publique
 Me rendra quelque jour mes droits sur votre cœur.

CANDOR, à Dolival qui se retire.

Tâche, tâche d'être plus sage,
 Et si dans la raison je te vois affermi,
 (Tu n'es que mon neveu), tu seras davantage :
 Je ferai de toi mon ami.

(*Le Vieillard distribue l'argent de la bourse à tous
 les Moissonneurs.*)

VAUDEVILLE.

RUSTAUT, NICOLE.

Des biens que votre main dispense,
 Qu'un heureux sort vous récompense :
 Ce sont nos vœux, notre espérance.
 Puissiez-vous long-temps moissonner !
 Et que dans l'extrême vieillesse,
 Sans regretter votre jeunesse,
 Malgré les ans, le temps vous laisse
 Encor le plaisir de glaner.

(Tous les Moissonneurs et Moissonneuses chantent en chœur les vers suivans, qui servent de refrain au premier couplet.)

Que la vieillesse
Encor vous laisse
Long-temps le plaisir de glaner.

CANDOR.

En tout pays chacun est frère,
Et du plus au moins on diffère.
Celui que le sort nous préfère
A le bonheur de moissonner :
Qu'il vive au sein de l'abondance ;
On souffrira son opulence,
S'il peut à la faible indigence
Laisser quelque chose à glaner.

ROSINE, à Gennevote.

Mon cœur jouit d'un bien suprême :
J'aime Candor, et Candor m'aime ;
Il m'élève jusqu'à lui-même.
Je puis à présent moissonner.
Mais jamais ma reconnaissance
N'oubliera que sa bienfaisance,
Quand nous étions dans l'indigence,
Ici m'a permis de glaner.

GENNEVOTE.

Nous n'avons point l'âme asservie :
Loin de nous la fraude et l'envie.
S'il est des fleurs dans notre vie,
On peut ici les moissonner.

Mais parmi le fracas des villes,
 Il est peu de plaisirs tranquilles :
 Dans ces champs ingrats et stériles,
 On est trop heureux de glaner.

CANDOR.

Jadis le Parnasse fertile
 Était une campagne utile ;
 Dans ce temps un auteur habile
 Trouvait toujours à moissonner :
 Mais hélas ! la race première
 N'a rien laissé pour la dernière ;
 Et quand on vient après Molière,
 Heureux qui peut encor glaner !

(*Tous les Acteurs et les Moissonneurs chantent en chœur, au Parterre, les deux vers suivans.*)

Notre espérance la plus chère
 Est de pouvoir encor glaner.

(*Les Moissonneurs forment des danses, présentent des bouquets de barbeaux et de coquelicos à Candor, à Rosine et à Gennevote.*)

FIN.